



**HAL**  
open science

## Les humeurs du corps politique : le peuple et la plèbe chez Machiavel

Jean-Claude Zancarini

► **To cite this version:**

Jean-Claude Zancarini. Les humeurs du corps politique : le peuple et la plèbe chez Machiavel. Laboratoire italien. Politique et société, 2001, 1, pp.25-33. 10.4000/laboratoireitalien.394 . halshs-00116866

**HAL Id: halshs-00116866**

**<https://shs.hal.science/halshs-00116866>**

Submitted on 28 Nov 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les humeurs du corps politique  
le peuple et la plèbe chez Machiavel

La façon dont Machiavel emploie les mots peuple [*popolo*]<sup>1</sup> et plèbe [*plebe*] met en lumière une nécessité mais aussi une difficulté théorique, dont la difficulté terminologique est un indice. La nécessité c'est celle de décrire le corps politique, de donner un nom à ses composantes et de penser de quelle façon on peut établir amitiés et alliances qui permettent à la cité de demeurer unie et stable. Dans le *Prince* et dans les *Discours*, la description du corps politique est fondée sur la mise en évidence de la division entre les grands [*grandi*] ou nobles [*nobili*] et le peuple [*popolo*]. C'est la thèse des deux humeurs énoncée en *Prince*, IX, 2 : « En effet, dans toute cité, on trouve ces deux humeurs différentes : et cela naît de ce que le peuple désire ne pas être commandé ni écrasé par les grands, et que les grands désirent commander et écraser le peuple : et de ces deux appétits différents naît dans les cités un de ces trois effets : ou le principat, ou la liberté ou la licence. »<sup>2</sup> et en *Discours*, I, 4 « il y a dans chaque république deux humeurs différentes, celle du peuple et celle des grands »<sup>3</sup>.

Tant que cette thèse est exprimée en ces termes, il n'y a pas de différence de sens conceptuel entre « peuple » et « plèbe », qui sont définis en opposition avec l'autre « humeur » de la cité, les « grands » ou les « nobles » ou « le Sénat ». Le mot « plèbe », dans ce contexte, possède son sens latin et ne se distingue pas de « peuple » ; Machiavel emploie indifféremment l'un ou l'autre, sans introduire une seule nuance entre l'un et l'autre. Un exemple, qui vaudra pour tous : en *Discours*, I, 4, Machiavel parle des « tumultes entre les nobles et la plèbe », puis, quelques phrases plus loin, pour indiquer le même antagonisme, il emploie les termes Sénat et peuple<sup>4</sup>. Donc, sens latin et synonymie parfaite : dans le *Prince* et dans les *Discours*, la description du corps politique et de la façon dont il vit est donc identique : la lutte des deux humeurs, cette opposition permanente entre « peuple » (ou « plèbe ») d'un côté, « grands » (ou « nobles » ou « Sénat ») de l'autre est le moteur même de la vie de la cité.

Il existe toutefois, dans le *Prince*, des indices d'une plus grande complexité dans l'usage qui prouvent qu'il y a dès ce moment-là, chez Machiavel, une intuition qui sera développée par la suite, notamment dans les *Istorie fiorentine* : la bipartition — les « deux humeurs » — de la cité n'est peut-être pas une explication suffisante du fonctionnement d'un corps politique. On trouve l'un de ces indices dans le chapitre XIX, quand Machiavel parle de la présence à Rome — à l'époque de « tous les empereurs qui se succédèrent à l'Empire, de Marc le philosophe à Maximin » — d'une troisième « communauté » (*università*), dans le cas d'espèce les soldats de

---

<sup>1</sup> Je ne traite pas ici le sens « large » de peuple [*popolo*], à savoir l'ensemble des habitants d'un pays, d'une province ou d'une cité, que l'on trouve souvent sous la plume de Machiavel, mais qui évidemment ne rentre pas dans mon propos.

<sup>2</sup> *Prince*, IX, 2 : « Perché in ogni città si truovono questi dua umori diversi: e nasce, da questo, che il popolo desidera non essere comandato né oppresso da' grandi e li grandi desiderano comandare et opprimere el popolo; e da questi dua appetiti diversi nasce nelle città uno de' tre effetti: o principato o libertà o licenza ».

<sup>3</sup> *Discours*, I, 4 : « e' sono in ogni republica due umori diversi, quello del popolo, e quello de' grandi »

<sup>4</sup> *Discours*, I, 4 : « tumulti intra i Nobili e la Plebe » puis, pour ces mêmes tumultes, « i modi erano straordinarii, e quasi efferati, vedere il *popolo* insieme gridare contro al *Senato*, il *Senato* contro al *Popolo*, correre tumultuariamente per le strade, serrare le botteghe, partirsi tutta la *plebe* di Roma ».

métier : « [28] Et il faut d'abord remarquer que, là où, dans les autres principats, il y a seulement à combattre l'ambition des grands et l'insolence des peuples, les empereurs romains avaient une troisième difficulté : ils devaient supporter la cruauté et l'avarice de leurs soldats. »<sup>5</sup> Mais cette analyse du chapitre XIX sert à insister sur l'idée qu'*alors*, en ce moment historique bien précis, il fallait certes tenir compte avant tout de cette communauté des soldats de métier, mais qu'en revanche « *maintenant*, pour tous les princes, hormis le Turc et le Sultan, il est plus nécessaire de satisfaire les peuples que les soldats parce que les peuples peuvent plus que ces derniers. »<sup>6</sup> Par voie de conséquence, Machiavel propose à nouveau l'alliance fondamentale, déjà avancée dans le chapitre IX : celle entre le prince et le peuple ; pour donner des fondements à l'état, il faut maintenir l'amitié du peuple ou la gagner. L'autre indice de la complexité possible du corps politique se lit dans la façon dont est employé le mot « plèbe » dans le chapitre X : on y décèle en effet, dans l'utilisation que Machiavel fait du terme à l'occasion de la description des cités suisses, une ambiguïté entre le sens romain et un autre sens, plus directement lié aux réalités économiques : « [9] et en outre, pour pouvoir garder la plèbe repue, sans perte pour le trésor public, elles ont toujours dans la commune de quoi pouvoir lui donner à travailler pendant un an, dans ces métiers qui sont le nerf et la vie de cette cité et qui, par les travaux qu'ils offrent, donnent à la plèbe de quoi se repaître... »<sup>7</sup>. Une mise en parallèle de ce passage avec le *Rapporto delle cose della Magna* montre clairement que, dans ce cas, « plèbe » n'est pas un synonyme de « peuple » : Machiavel explique en effet que « le très bel ordre » des cités suisses permet de donner de quoi vivre à « la plèbe et à ceux qui vivent <du travail> de leurs bras » (*pascere la plebe e quelli che vivono dalle braccia*). Mais il faut remarquer que, dans le cas de la Suisse, ceux qui vivono dalle braccia n'en possèdent pas moins une existence et une dignité politique puisqu'ils sont précisément les citoyens-soldats qui permettent à leurs cités d'être « très libres » (*liberissime*).

Si dans le *Prince*, ce sens nouveau de « plèbe » n'apparaît que fugitivement, il en va bien différemment dans les *Istorie fiorentine*, où « plèbe » est souvent employé avec le sens économique et social de « ceux qui vivent du travail de leur bras ». Cette valeur du terme apparaît dès le prologue, où l'on passe, dans le même passage d'un sens à l'autre : « A Rome, comme chacun sait, après que les rois en furent chassés, naquit la désunion entre les nobles et la plèbe, et elle se maintint avec cette division jusqu'à sa ruine ; il en alla ainsi pour Athènes, ainsi pour toutes les autres républiques qui fleurirent en ces temps-là. Mais à Florence, d'abord les nobles se divisèrent entre eux, puis les nobles et le peuple et, en dernier, le peuple et la plèbe ; et souvent il advint que l'une de ces parties, après l'avoir emporté, se divisât en deux ; de ces divisions naquirent tant de morts, tant d'exils, tant de destructions de familles, que jamais il n'en naquit autant dans aucune cité dont on a gardé la mémoire »<sup>8</sup>. La division entre nobles et plèbe,

<sup>5</sup> *Prince*, XIX, [28] « Et è prima da notare che, dove nelli altri principati si ha solo a contendere con la ambizione de' grandi et insolenzia de' populi, gl'imperatori romani avevano una terza difficoltà, di avere a sopportare la crudeltà et avarizia de' soldati. »

<sup>6</sup> *Prince*, XIX, [62] « E però, se *allora* era necessario soddisfare più alli soldati che a' populi, perché e soldati potevano più che e populi, *ora* è più necessario a tutti e principi, excepto che al Turco et al Soldano, soddisfare a' populi che a' soldati, perché e populi possono più di quelli. » Nous soulignons.

<sup>7</sup> *Prince*, X, [9] « et oltre a questo, per potere tenere la plebe pasciuta e senza perdita del publico, hanno sempre in comune da potere per uno anno dare da lavorare loro, in quelli exercizii che sieno el nervo e la vita di quella città e delle industrie de' quali la plebe si pasca... »

<sup>8</sup> *Istorie fiorentine*, Proemio : « In Roma, come ciascuno sa, poi che i re ne furono cacciati, nacque la disunione intra i nobili e la plebe, e con quella infino alla rovina sua si mantenne; così fece Atene, così tutte le altre repubbliche che in quelli tempi fiorirono. Ma di Firenze in prima si divisono infra loro i nobili, dipoi i nobili e il

caractéristique de la situation romaine est ici présentée comme un aspect particulier d'une règle générale de division en deux permanente du corps politique : la partie de la cité qui l'emporte se divise à son tour en deux et, d'une certaine façon, l'histoire se répète. Les virtualités politiques de cette thèse sont importantes car elle signifie que toute victoire d'un groupe social sur un autre porte en germe la reproduction des rapports conflictuels entre dominants et dominés. Ce qui implique, par exemple, que dans le peuple, après la défaite des nobles, va apparaître une nouvelle division et qu'il faudra donc parler, pour décrire cette nouvelle division, d'une part, d'une sorte de « peuple » qui reprend les caractéristiques qui étaient celles des grands ou des nobles et, d'autre part, d'une autre faction de ce peuple, dominée par la première, et qui aura des caractéristiques socio-économiques bien différentes de celles de la « plèbe » romaine. C'est précisément ce qui advient en certains passages des *Istorie fiorentine*, par exemple en II, 6, où Machiavel écrit que « la superbe des grands » se trouve désormais « parmi les gens du peuple » (*popolani*). Avant de revenir sur ce point et d'en analyser les conséquences, voyons de quelle façon fonctionne au fil du texte des *Istorie fiorentine* le concept de plèbe, car c'est bien un concept qui est défini dans le prologue, précisément parce que la nomination du couple antagonique « peuple » / « plèbe » naît d'une vision théorique de la division comme règle du fonctionnement politique.

Il n'est pas indifférent que le terme « plèbe » apparaisse au fil du texte dans des contextes de lutte violente interne à la cité : l'épisode du duc d'Athènes (livre II) et le tumulte des Ciompi (livre III). Dans ces contextes conflictuels, la construction théorique va être — partiellement, ou plutôt momentanément — mise en question par la nécessité de tenir compte de la complexité d'une situation marquée par les bouleversements de la cité, les conflits, les tumultes, les émotions populaires : pour la décrire, il faut à la fois, dans l'acte même de la description, saisir les données sociales et économiques, lier l'épisode (ou les épisodes) en cours à l'histoire politique de la cité, définir le sens des regroupements et alliances qui se dessinent en fonction des projets, enjeux et désirs des acteurs. Dans le livre II, la « plèbe » — en l'occurrence il s'agit bien du sens social du terme, les plébéiens sont les *nichil habentes*, « ceux qui vivent de leur bras » — ne joue pas encore un rôle déterminant, mais, tout en n'étant pas encore un acteur politique, c'est un élément dont tiennent compte les acteurs dans le contexte politique qui voit la chute du duc d'Athènes puis l'échec de la tentative menée par messer Andrea Strozzi pour « occupare la libertà della città » : dans l'opposition entre « peuple » et « grands », qui se terminera par la « rovina de' grandi », le mécontentement (*la mala contentezza*) de la plèbe est un élément que les forces en conflit prennent en compte. Et la simple présence — fût-elle en arrière-plan — de la plèbe suffit à remettre en question le système antérieur de nomination du corps politique : Machiavel ne parle plus de deux humeurs mais de trois (*grandi, mediocri cittadini, plebe*) ; il distingue *mediocri cittadini* et *cittadini grandi*, ou encore *popolani nobili* et, lorsqu'il emploie *popolo*, il peut lui donner, d'une page à l'autre, des sens différents, voire contradictoires, puisqu'il met en scène un « peuple » plébéien, *tumultuario*, dans le passage où c'est le « peuple » qui, au cours d'un *parlamento*, fait du duc d'Athènes le seigneur « à vie » de Florence<sup>9</sup> tandis que dans les deux

---

popolo e in ultimo il popolo e la plebe; e molte volte occorse che una di queste parti rimasa superiore, si divide in due: dalle quali divisioni ne nacquero tante morti, tanti esili, tante destruzioni di famiglie, quante mai ne nascessero in alcuna città della quale si abbia memoria. »

<sup>9</sup> *Istorie fiorentine*, II, 35 : « Era l'ottavo giorno di settembre e lo anno 1342, quando il Duca, accompagnato da messer Giovanni della Tosa e tutti i suoi consorti e da molti altri cittadini, venne in Piazza; e insieme con la Signoria sali sopra la ringhiera, che così chiamano i Fiorentini quelli gradi che sono a piè del palagio de' Signori; dove si lessono al popolo le convenzioni fatte intra la Signoria e lui. E quando si venne, leggendo, a quella parte dove per uno anno se gli dava la signoria, si gridò per il popolo: A VITA. »

chapitres suivants, le même mot sert au contraire à désigner tous les adversaires du duc d'Athènes qui vont chasser ce dernier le 26 juillet 1343<sup>10</sup>. Après la victoire sur les « grands » qui a lieu quelques années après la chute du duc d'Athènes, Machiavel divise le peuple vainqueur en trois : « essendo tre sorte popolo, potente, mediocre e basso » (II, 42).

Le livre III des *Istorie fiorentine* fait le récit du tumulte des Ciompi de 1378 : après les ébranlements du système de nomination que nous venons de voir, le chapitre 1 de ce livre réaffirme la validité de la théorie des deux humeurs entre lesquelles se divise la cité et annonce en quelque sorte le programme narratif du livre : « Il reste désormais à raconter les inimitiés entre le peuple et la plèbe, et les accidents variés qu'elles produisirent »<sup>11</sup>. L'émergence de la plèbe en tant qu'acteur politique à part entière pose un problème de description et de définition du corps social que Machiavel n'est pas le seul à avoir ressenti ; d'autres historiens florentins — Nardi, Giannotti, Varchi<sup>12</sup> — se préoccupent de décrire et de donner un nom aux composantes de ce que Nardi, pour sa part, nomme « l'agrégat confus du peuple florentin ». Et tous ces auteurs, comme Machiavel, effectuent cette opération d'analyse et de nomination en faisant référence aux

---

<sup>10</sup> *Istorie fiorentine*, II, 36 : Dans un premier temps, explique Machiavel, il y eut trois conjurations qui correspondent à trois « qualités » de citoyens : « Onde che molti cittadini, e di ogni qualità, di perdere la vita o di riavere la loro libertà deliberarono; e in tre parti, di tre sorte di cittadini, *tre congiure si feciono: Grandi, popolani e artefici*; mossi, oltre alle cause universali, da parere ai Grandi non avere riavuto lo stato, a' popolani averlo perduto, e agli artefici de' loro guadagni mancare. »

Quand peu après, Machiavel parle du soulèvement du « peuple tout entier », on comprend que le « popolo tutto » a une réalité purement politique : c'est un nom pour désigner les ennemis du duc d'Athènes et dans ce peuple-là il y a aussi des « nobili », en face les partisans du duc d'Athènes, qui forment un regroupement tout aussi composite, socialement parlant : « Venuto adunque l'altro giorno, al suono di nona, secondo l'ordine dato, si prese le armi; e il popolo tutto, alla boce della libertà, si armò; e ciascuno si fece forte nelle sue contrade, sotto insegne con le armi del popolo, le quali dai congiurati secretamente erano state fatte. Tutti i capi delle famiglie, così nobili come popolane, convennero, e la difesa loro e la morte del Duca giurarono, eccetto che alcuni de' Buondelmonti e de' Cavalcanti e quelle quattro famiglie di popolo che a farlo signore erano concorse, i quali, insieme con i beccai e altri della infima plebe, armati, in Piazza, in favore del Duca concorsero. »

<sup>11</sup> *Istorie fiorentine*, III, 1 : « Restano ora a narrarsi le inimicizie intra il popolo e la plebe, e gli accidenti varii che quelle producono. »

<sup>12</sup> Nardi décrit la société florentine en faisant usage des catégories sociales traditionnelles : « nobiltà, popolo grasso, popolo minuto » ; mais, devant l'évidente inadéquation de cette terminologie il ajoute qu'il faudrait diviser la *nobiltà* en trois sous-parties et le *popolo minuto* en deux (« i meglio stanti » et « gli infimi che non possedevano cosa alcuna ») ; par ailleurs, la solution qu'il préconise pour le bien de la cité est tout aussi radicale qu'impossible à pratiquer, puisqu'il estime qu'il faudrait *tagliare capo et coda* de ce corps social et politique monstrueux.

Varchi oppose ceux qui possèdent des droits politiques et ceux qui n'en ont pas : *plebei* et *cittadini istatuali* (i.e. « chi non ha lo stato », à savoir ceux qui ne peuvent être élus aux offices de la cité) versus *cittadini statuali* ; il opère une seconde distinction parmi les *cittadini statuali*, en fonction de l'appartenance aux Arts : « chi va per la Maggiore » versus « chi va per la Minore ». En fin de compte : « vedesi dunque che il popolo fiorentino è di quattro maniere d'uomini composto : di plebei, di cittadini senza stato, di cittadini della minore e di cittadini della maggiore ».

Giannotti part d'une tripartition semblable à celle que Machiavel présentait dans le *Discursus florentinarum rerum* : « truovansi adunque a Firenze pochi grandi, assai mediocri e popolari » mais finit par avancer une description plus complexe dans laquelle il fait intervenir désirs et aspirations politiques, caractéristiques politiques et juridiques et propriété : *i grandi* sont ceux qui désirent commander (on reconnaît là, évidemment, la thèse machiavélienne) ; *i mediocri* sont définis par leur aptitude aux offices (ils sont « abili a' magistrati ») ; *il popolo* « non è partecipe a' magistrati ma possiede nella città qualche cosa », cependant en font partie « molti altri che sono partecipi a' magistrati » ; *la plebe*, « non ha grado alcuno nella città non vi possedendo beni stabili di sorte alcuna, ma si vale solamente delli esercizi corporali ».

événements de 1378 : il est clair que sans le soulèvement, sans les tumultes, la plèbe resterait sans nom, qu'elle ne serait même pas nommée car, hormis cette participation éphémère, mais effectuée les armes à la main, à la vie de Florence, elle n'a aucun titre à être considérée comme une composante de la cité : les plébéiens n'ont pas de « biens stables », ils ne paient pas d'impôts, ne font pas partie des Arts ; du point de vue politique, la plèbe et les plébéiens n'ont pas vocation à exister. Mais précisément, cette fois unique où les Ciompi se sont perçus comme sujets politiques (puisque'une de leurs revendications était celle d'avoir un Art qui puisse les représenter, qu'ils n'hésitèrent pas à réclamer la seigneurie de la cité et qu'ils l'obtinrent un bref instant) oblige quiconque entend décrire le fonctionnement politique de Florence à tenir compte de l'existence de la plèbe, à la nommer. Il faut remarquer que les effets linguistique de cette présence se prolonge bien au-delà du moment même du tumulte, mais que si le terme « plèbe » est utilisé dans le discours politique des XVe et XVIe siècles, il ne sert plus à désigner l'acteur social de 1378 : il devient un marqueur négatif dans le débat politique. Machiavel et Nerli indiquent ainsi qu'après le moment où la « plèbe » a été vaincue, son nom sert à désigner une faction politique florentine — et Machiavel le reprend à son compte<sup>13</sup>. D'ailleurs, dans la suite des *Istorie fiorentine*, « plèbe » n'est plus jamais employé, dans le contexte florentin, pour désigner un groupe social ; c'est un nom, pur et simple, utilisé le plus souvent, dans un sens clairement négatif, dans des discours attribués par Machiavel aux oligarques ennemis de Côme l'Ancien. Il n'est pas non plus inutile de souligner que lors de la république de 1527-1530, le nom est attribué par leurs ennemis aux Arrabbiati : « non mancavano di coloro i quali per ischerno chiamavano [gli Arrabbiati] non solamente i poveri, ma la plebe ancora e i Ciompi, perché tra essi alquanti ve n'erano i quali andavano per la minore » (Varchi).

Mais revenons à l'usage lexical de Machiavel dans les *Istorie fiorentine* : lorsqu'il décrit le corps politique, il y a de sa part une tension entre deux tendances contradictoires. Il y a d'un côté une volonté de comprendre la complexité des conflits et des rapports sociaux et politiques qui les déterminent ; cette volonté produit des moments d'analyse d'une grande souplesse et l'invention d'une langue qui tente de donner un nom aux « diverses humeurs » dont la cité est pleine et de mettre en évidence les liens qui existent entre réalités sociales et politiques, aspirations et désirs politiques des différents acteurs, histoire politique de la cité<sup>14</sup>. Mais par ailleurs, il existe également

<sup>13</sup> Machiavelli, *Istorie fiorentine*, III, 18 : « chiamereno l'una di queste parte popolare [i.e. « i popolani nobili »] e l'altra plebea [i.e. « i minori artefici »] ». Nerli : « e da questi nomi di nobili e plebei furono dipoi chiamate le sette della città ».

<sup>14</sup> On peut voir un exemple de cette volonté de comprendre la complexité de la situation qui transcende les schémas théoriques antérieurs dans les *Istorie fiorentine*, III, 21 : « Questa morte di questo cittadino commosse tutta la città [i.e. : la decapitazione di Giorgio Scali, il 17 gennaio 1381], perché nella esecuzione di quella molti presono l'arme per fare alla Signoria e al Capitano del popolo favore; molti altri ancora, o per loro ambizione, o per propri sospetti la presono. E perché la città era piena di diversi umori, ciascuno vario fine aveva, e tutti, avanti che l'armi si posassero, di conseguirli desideravano. Gli antichi nobili, chiamati Grandi, di essere privi degli onori pubblici sopportare non potevano, e per ciò di recuperare quelli con ogni studio s'ingegnavano, e per questo che si rendesse la autorità ai Capitani di parte amavano; ai nobili popolani e alle maggiori Arti lo avere accomunato lo stato con le Arti minori e popolo minuto dispiaceva; da l'altra parte le Arti minori volevano più tosto accrescere che diminuire la loro dignità; e il popolo minuto di non perdere i collegi delle sue Arti temeva. I quali dispareri feciono, per spazio di uno anno, molte volte Firenze tumultuare; e ora pigliavano l'armi i Grandi, ora le maggiori ora le minori Arti e il popolo minuto con quelle; e più volte ad un tratto in diverse parti della terra tutti erano armati [...] ».

Por décrire la situation, Machiavel doit : faire intervenir l'histoire politique de la cité qui a fait émerger de nouveaux nobles (i nobili popolani) parmi ceux qui avaient lutté contre gli antichi nobili ; mettre en évidence le rôle des Arts et leurs oppositions (maggiori Arti vs Arti minori) ; analyser les aspirations et les désirs politiques des

une poussée en sens contraire, une tendance à ramener la complexité au schéma interprétatif, à la thèse « un se divise en deux », théorisée dans le prologue, à la volonté de rappeler que ce qui est décrit illustre le programme narratif énoncé d'emblée : dans le livre III, : Machiavel entend raconter les inimitiés entre le peuple et la plèbe<sup>15</sup>. Cette tension, on la retrouve, au-delà de l'usage langagier, dans la façon dont la plèbe est mise en scène. Là encore, il nous semble possible de repérer d'une part une capacité à sentir la complexité des raisons sociales, économiques et psychologiques qui sont à l'origine du tumulte et d'autre part une tendance inverse à proposer des explications qui ont déjà fait leurs preuves, à revenir à ses (quasi) règles du fonctionnement politique. On peut ainsi mettre en parallèle les chapitres 12 et 13 du livre III. Dans le chapitre 12, Machiavel analyse les raisons de la rage de la *plebe infima*, il met en évidence l'injuste mécanisme auquel les plébéiens sont soumis : ceux qui devraient leur rendre justice sont ceux-là mêmes qui commettent les injustices et exploitent leur travail et leurs efforts<sup>16</sup>. Dans le chapitre suivant, Machiavel présente le discours qu'un plébéien anonyme prononce devant les autres Ciompi ; or, dans ce discours, on aura bien du mal à retrouver la trace des motivations évoquées dans le chapitre précédent ou celle des revendications historiques des Ciompi. Ce qu'avance l'anonyme plébéien, avec talent et brio, ce sont des thèses machiavéliennes, on n'entend pas dans son discours la rage et la révolte des Ciompi, mais le ton et la pensée de Machiavel : l'occasion offerte par la fortune<sup>17</sup> ; la nécessité qui contraint à agir<sup>18</sup> ; l'idée que aucune victoire — quelle que soit la façon dont elle est remportée — ne saurait être honteuse<sup>19</sup> ; l'idée qu'il y a deux façons principales pour agir : « soit par la ruse, soit par la force »<sup>20</sup> ; la thèse selon laquelle « là où beaucoup commettent

---

acteurs (*vario fine, dispareri*) ; évoquer les alliances (*nobili popolani/maggiori Arti vs Arti minori/popolo minuto*). Ad ogni momento, il modo in cui si può descrivere il corpo politico pone problemi, gli schieramenti non sono dati una volta per tutte. Bisogna pensare la dinamica delle forze, non lo stato di stabilità ; bisogna essere pronti a pensare e ripensare lo stato delle forze all'interno della città secondo la qualità dei tempi che girano.

<sup>15</sup> On pense à la façon dont la reprise de la nomination traditionnelle florentine va de pair — et renforce — ce programme narratif, en *Istorie fiorentine*, III, 18 : « Questo stato così ordinato fece, per allora, posare la città; e benché la republica fusse stata tratta delle mani della plebe minuta restorono più potenti gli artefici di minore qualità che i nobili popolani; a che questi furono di cedere necessitati, per torre al popolo minuto i favori delle Arti, contentando quelle. La qual cosa fu ancora favorita da coloro che desideravano che rimanessero battuti quelli che, sotto il nome di Parte guelfa, avevano con tanta violenza tanti cittadini offesi. E perché infra gli altri che questa qualità di governo favorivano furono messer Giorgio Scali, messer Benedetto Alberti, messer Salvestro de' Medici e messer Tommaso Strozzi, quasi che principi della città rimasero. Queste cose così procedute e governate la già cominciata divisione tra i popolani nobili e i minori artefici, per la ambizione de' Ricci e degli Albizzi, confermarono: dalla quale perché seguirono in varii tempi di poi effetti gravissimi, e molte volte se ne arà a fare menzione, chiamereno l'una di queste parte popolare e l'altra plebea. » A lire l'ensemble du passage, on voit bien qu'il s'agit de passer de la complexité de la situation, à un modèle interprétatif à deux entrées, évidemment plus lisible, et ce d'autant que la plebe minuta après sa défaite n'est plus sur la scène politique.

<sup>16</sup> *Istorie fiorentine*, III, 12 : « Ma perché nello ordinare i corpi delle Arti molti di quelli esercizi in ne' quali il popolo minuto e la plebe infima si affatica senza avere corpi di Arti proprie restorono, ma a varie Arti, conformi alle qualità delli loro esercizi, si sottomessono, ne nasceva che quando erano o non sodisfatti delle fatiche loro, o in alcun modo dai loro maestri oppressati, non avevano altrove dove rifuggire che al magistrato di quella Arte che gli governava; dal quale non pareva loro fusse fatta quella giustizia che giudicavano si convenisse. E di tutte le Arti, che aveva e ha più di questi sottoposti, era ed è quella della lana; la quale, per essere potentissima, e la prima, per autorità, di tutte, con la industria sua la maggiore parte della plebe e popolo minuto pasceva e pasce. »

<sup>17</sup> *Prince*, VI, XXVI.

<sup>18</sup> *Discours*, I, 1.

<sup>19</sup> *Prince*, XVIII.

<sup>20</sup> *Prince*, XVIII ; *Discours*, II, 13.

des fautes, personne n'est puni »<sup>21</sup>. Et, plus généralement, pour Machiavel, la politique, c'est la guerre, la confrontation, le conflit ; c'est un champ de bataille où s'affrontent des forces. C'est cette thèse centrale qui donne son sens et sa force au discours du plébéien, c'est la radicalité de la conception de la politique comme guerre à combattre et rapport de force à analyser et établir que l'on entend ; avec une conséquence non négligeable : quiconque s'empare de cette conception peut et doit être reconnu comme un acteur politique à part entière. C'est ce qui arrive à l'anonyme plébéien de ce discours et à la plèbe : ils sont élevés au rang de protagonistes politiques possibles mais le prix qu'ils paient pour cette promotion est très élevé, puisqu'ils perdent leur propre voix, leur propre rage, leurs propres aspirations, pour devenir des porte-parole talentueux de Machiavel.

Le tumulte des Ciampi fut un de ces événements qui bouleversent les catégories de la pensée ; il a obligé ceux qui voulaient comprendre le fonctionnement d'une cité à tenir compte de cette irruption sur la scène politique de cette plèbe qui n'avait aucun titre à s'y trouver ; ces événements contraignent à penser le corps de la cité en tenant compte de cette présence et à réfléchir aux formes du conflit intérieur. Machiavel ne recule pas devant cette difficulté : il élabore des concepts qu'il n'hésite pas à soumettre à l'épreuve de la complexité historique ; il passe ainsi d'une opposition simple — et reprise de la lecture des « ses chers Romains » — entre peuple et grands à la mise en place de l'hypothèse de la division systématique de la cité en deux et du conflit comme moteur. Il n'hésite pas non plus à mettre en évidence des éléments d'une complexité qui remettent en question les schémas interprétatifs qu'il vient d'élaborer. Mais il se heurte alors à une difficulté qu'il ne parvient pas complètement à surmonter : quand la cité est « pleine d'humeurs différentes » la conceptualisation entre en crise, le langage politique tend à devenir descriptif et non plus théorique. La réflexion sur le corps politique reste en suspens, avec ses corollaires : faut-il accorder une place (et laquelle) à ceux qui n'en ont pas ? comment faire pour que les conflits qui divisent la cité produisent la liberté et non la guerre interne ? Ces questions restent sans réponse<sup>22</sup>.

---

<sup>21</sup> *Discours*, III, 49.

<sup>22</sup> L'analyse de Sandro Landi sur « la voix du peuple » montre que Machiavel ne cesse de se poser ces questions auxquelles il donne des réponses d'une redoutable ambiguïté : la divinisation du peuple — qui est l'arrière-plan de l'idée des « effets merveilleux » que peut produire une « opinion universelle » — relève d'une intuition que l'on peut décrire comme fondamentalement démocratique, mais laisse la place à toutes les déviations démagogiques et populistes. Mais peut-être est-ce une façon de nous dire, qu'en politique, rien n'est jamais acquis, ni le bien ni le mal, et que c'est la responsabilité des acteurs de le savoir et d'agir en conséquence.